

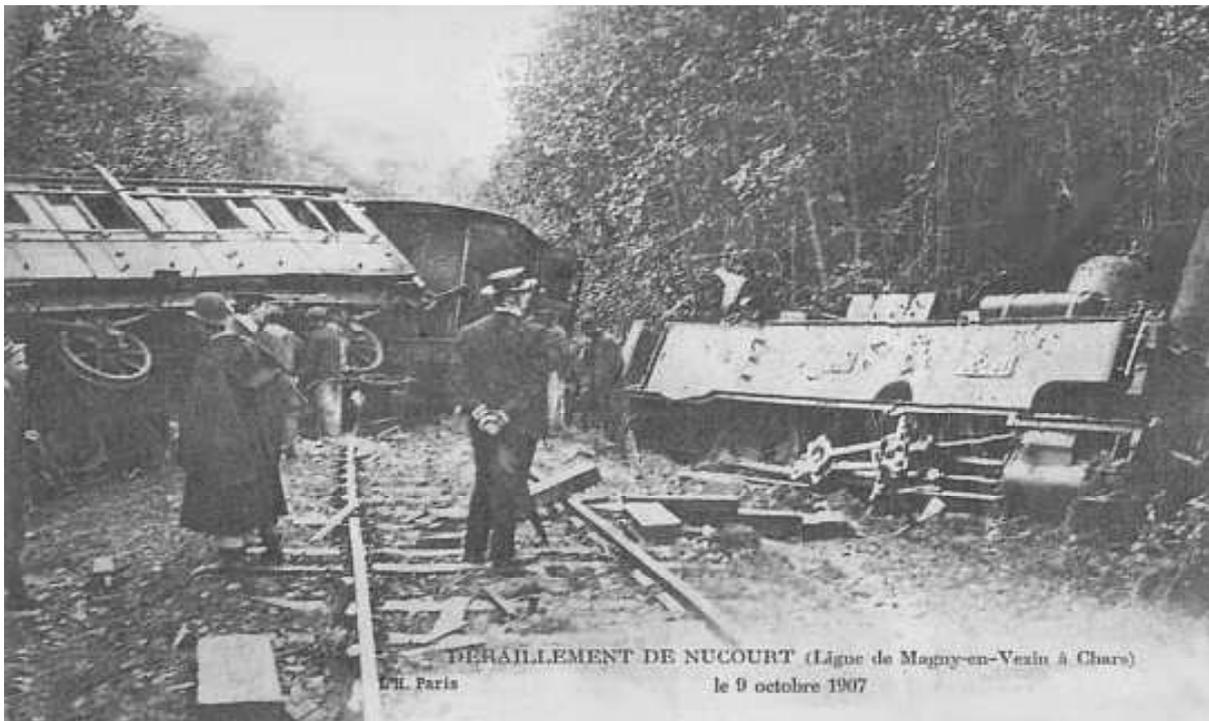
## L'Orphelinat des Chemins de Fer, au château d'Avernes

### **La condition des Cheminots**

Avec le développement des Chemins de Fer, dans la seconde moitié du XIXe siècle, est apparue une nouvelle catégorie sociale, celle des « Cheminots ». Ce terme regroupe de nombreux métiers très différents les uns des autres, et fédère les employés des nombreuses compagnies de l'époque. En effet, à l'aube du XXe siècle, le réseau de l'Etat est encore embryonnaire, et les grandes lignes appartiennent à des compagnies privées : compagnies de l'Ouest, de Est, du Nord, Paris-Orléans, Paris-Lyon-Méditerranée etc., auxquelles il faut ajouter toutes les petites compagnies exploitant le réseau secondaire, comme la Compagnie des Chemins de Fers Economiques.

Dans ces entreprises règne une ambiance « paternaliste », où à la notion de droit est substitué le bon vouloir du patron. C'est dans ce contexte qu'apparaissent les premières coopératives et caisses de secours mutuels, bien souvent à l'initiative des syndicats naissants.

Les cheminots bénéficient ainsi de certains avantages, mais pour une bonne partie d'entre eux, le métier est non seulement difficile, mais très risqué. Il n'est pas une année, pratiquement, sans une grande catastrophe, généralement consécutive au déraillement d'un train. En 1903, on recense ainsi 313 agents des Chemins de Fers, 94 voyageurs et 266 autres personnes ayant trouvé la mort dans des accidents ferroviaires. Un agent de terrain a une chance sur 100 d'être tué au travail ! Mais la sécurité n'est pas la priorité des compagnies, malgré les appels de *La tribune de la Voie ferrée*, l'organe du Syndicat National des Cheminots.



### **Les origines de l'orphelinat**

Les syndicats créent donc des caisses de secours, pour venir en aide aux ouvriers blessés ou aux veuves et aux enfants de ceux qui trouvent la mort dans ces nombreux accidents. L'idée même d'orphelinat a déjà fait son chemin, avec l'Orphelinat des Chemins de Fer français, plus connu sous le nom d'Orphelinat Flamand, du nom de son fondateur. Mais celui-ci se contente de reverser aux familles des allocations, sans prendre réellement en charge les enfants. Un véritable orphelinat avait

été créé en 1892 par l'abbé Santol, mais n'ayant pu faire face à des difficultés financières, il était devenu en 1896 l'Orphelinat fraternel Robert, émanation de la Société de secours et d'hospitalisation, proche du patronat. Les orphelins les plus nécessiteux étaient placés dans des établissements, mais ceux-ci étaient tous à caractère confessionnel. Le dénommé Robert, employé de la Compagnie Paris-Orléans, était lui-même par ailleurs un des membres fondateurs de l'Union catholique du personnel des Chemins de Fer !

Ce mélange des genres n'est pas du goût des syndicats indépendants. Le Syndicat National, affilié à la Confédération Générale du Travail, songe à créer sa propre caisse de secours et son orphelinat, mais l'augmentation des cotisations qui doit inmanquablement en découler ne fait pas l'unanimité. Les cotisations à 4 francs par an ne permettent pas une telle dépense. On décide donc dans un premier temps de s'en remettre au volontariat : ceux qui veulent bénéficier de ces dispositions devront payer un supplément de 8 francs par an. Mais les résultats sont décevants, beaucoup d'adhérents sont rebutés par une telle augmentation, à laquelle ils ne peuvent faire face.

De toute façon, les cotisations, même conséquentes, ne permettraient que d'entretenir un orphelinat, mais ne couvriraient pas les frais d'acquisition et d'installation nécessaires. C'est alors que germe l'idée d'organiser une grande loterie nationale. Le syndicat doit obtenir pour cela l'accord du gouvernement, qui voit la chose d'un bon œil. Le 14<sup>e</sup> congrès du syndicat vote donc une motion selon laquelle la création d'un orphelinat est adoptée, mais que celui-ci ne prendra corps que lorsque les ressources nécessaires auront été créées. Un comité de 8 membres est constitué, avec un représentant syndical pour chacune des grandes compagnies et un pour les compagnies secondaires, qui doit œuvrer à la création de l'établissement. Le règlement stipule qu'il accueillera en priorité les orphelins de père, de mère ou des deux jusqu'à 16 ans, pour leur donner une éducation laïque. En cette période de discussions sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les querelles vont bon train entre les différentes factions.

La loterie sollicitée par le Syndicat National est finalement autorisée en 1904, sous l'impulsion de Maurice Berteaux, mais voilà que les deux orphelinats concurrents demandent à en bénéficier également !

En attendant de pouvoir acquérir un premier établissement, l'orphelinat fonctionne néanmoins en versant des allocations à ses pupilles, sous le nom d'Orphelinat National des Chemins de Fer de France et des Colonies, déclaré comme association loi 1901, le 8 juillet 1904. En 1905, on compte seulement 936 cotisants, mais déjà 36 allocataires.

Le ministère de l'intérieur signe en janvier 1906 le décret autorisant une loterie de 4 millions de francs, sous forme de billets à 1 franc, dont le tirage est prévu pour le 31 décembre. On distribuera 400.000 francs de prix, dont un gros lot de 200.000 francs, et on espère, déduction faite des frais d'organisation et des marges accordées aux revendeurs sur les billets, 2.200.000 francs de bénéfices, dont 400.000 francs pour l'Orphelinat Flamand, l'autre ayant été débouté pour son caractère trop antirépublicain.

Mais de multiples difficultés vont surgir et retarder la loterie : une grève des imprimeurs retarde la disponibilité des billets, la marge demandée par les marchands de tabacs est exagérée, d'autres loteries ont lieu au même moment, les cheminots ont du mal à placer les billets eux-mêmes... La date du tirage est reportée une première fois au 30 juin 1907, puis au 30 janvier suivant, et enfin au 15 mai 1908 ! Eugène Guérard, dirigeant syndical et directeur de la loterie est obligé de brader les billets ; les sections du syndicat en achètent des lots afin de boucler le budget. Cette loterie est finalement un échec et ne rapporte qu'à peine 100.000 francs.



L'Orphelinat prend néanmoins son envol, affichant 3.571 membres en 1909, soit un peu plus de 7 % des syndiqués. Certains voudraient se tourner vers le gouvernement pour obtenir des subventions, mais cette voie est barrée par la direction. On décide cependant de lui demander de faire participer l'Orphelinat aux bénéficiaires d'une loterie de 77 millions de francs organisée pour liquider un tas de loteries en cours, dont certaines déficitaires.

Les tensions sociales et les grèves de l'année 1910 favorisent le syndicalisme, et le Syndicat National reversant 10 % des cotisations à l'Orphelinat, la situation financière s'améliore et permet enfin d'envisager l'achat d'un établissement, alors que l'on compte 333 allocataires.

## L'Orphelinat d'Avernes

Louis Jouanneaux, qui popularise l'Orphelinat dans les colonnes de la *Tribune* sous le pseudonyme de Jean Cheminot, est à la tête de ce qu'on appelle désormais l'O.N.C.F. lorsque l'association décide d'acquérir le château d'Avernes, en Seine-et-Oise, en 1911.



*Kalmus, dit Calman Lévy*

Ce château et son parc de plus 21 hectares appartenait depuis 1886 au célèbre éditeur Calmann Lévy, de son vrai nom Kalmus Lévy, qui l'avait payé 100.000 francs comptant en billets de la Banque de France ! Il y avait fait d'importants travaux pour le surélever. L'éditeur et sa famille y passaient généralement l'été ; lui se rendant toutefois deux ou trois fois par semaine à Paris pour surveiller ses affaires. Calmann Lévy était encore en bonne santé pour son âge, malgré les crises de goutte qui le faisaient souffrir. Mais le 15 juin 1891, alors qu'il se trouvait à Avernes, il fut pris de douleurs gastriques. Il rentra à son hôtel parisien et fit venir son médecin, qui lui prescrivit le repos. Trois jours plus tard, le 18 juin 1891 au matin, il fut pris d'un malaise et une demi-heure après, il était mort. Il avait alors 72 ans.

La Veuve de Calmann Lévy conserva le château d'Avernes de nombreuses années et continua d'y passer chaque année les mois de juillet, août et septembre. Elle est décédée le 14 juillet 1908, et ses enfants et petits-enfants ont finalement vendu le domaine à l'O.N.C.F. le 24 mai 1911. L'opération a coûté à l'association 161.700 francs.

## Les premières années

Louis Jouanneaux et une délégation de l'Orphelinat prennent bientôt possession des lieux, après un voyage en train jusqu'à Meulan puis un trajet en diligence :

« Nous sautons à bas de la voiture. Un coup de sonnette ... la porte s'ouvre. Nous entrons, nous sommes chez nous ! Chez nous ? Un cri d'admiration s'élève. Nous sommes à peine entrés et nous trouvons tout merveilleux.

En face de l'entrée, une épaisse charmille, sombre comme la voûte d'un tunnel. A droite, au premier plan, les communs : ferme, loge du gardien, remises, écuries, buanderie, celliers, poulaillers, etc. Au second plan, séparée par une haute grille, une pelouse superbe au pied d'une ravissante propriété. A gauche, les potagers et les serres. Puis, encore au-delà du parc, des champs, des bois, des jardins. Partout des arbres, des fleurs, du soleil, de l'air, de la lumière.

C'est l'idéal, vraiment. Ah ! Comme nos petits cheminots vont être heureux ici ».

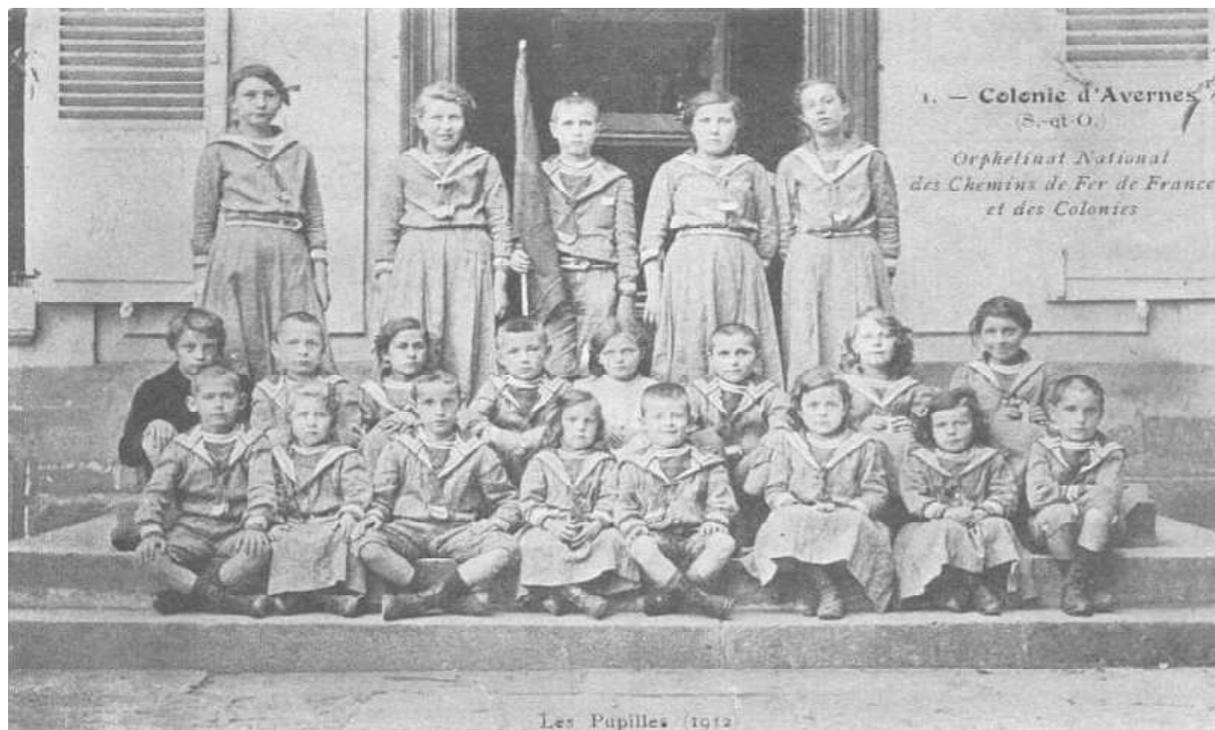
Le rêve est devenu réalité, mais encore faut-il aménager les lieux pour faire de cette résidence secondaire à la campagne un orphelinat pour les enfants. Le dirigeant syndicaliste Louis Heintz, qui a déjà planché sur un programme éducatif, est le premier directeur de l'établissement, où il s'installe

avec sa femme en mai 1911. Les premiers pupilles, les enfants Thomann arrivent un mois plus tard, dans une ambiance plutôt familiale.

En septembre, au moment de la première assemblée générale de l'O.N.C.F. organisée à Avernès, les pupilles sont déjà 18. On rédige un règlement intérieur, empreint de syndicalisme, qui prévoit par exemple que les employés de l'établissement seront pris de préférence parmi des ouvriers des chemins de fer révoqués (pour faits de grève ou autres...). On est moins ambitieux que prévu sur le programme éducatif, car pour mettre en œuvre des principes pédagogiques novateurs, l'Orphelinat devrait payer ses propres instituteurs, ce qu'il n'a pas les moyens de faire.

Pour faire connaître l'établissement aux cheminots et les inciter à adhérer, on organise des visites à Avernès, tradition qui perdurera durant plus de 70 ans ! On organise dans toute la France des manifestations au profit de l'Orphelinat, qui rapportent 15.000 francs. Le budget reste cependant déficitaire, et l'inauguration officielle est reportée faute d'argent...

Le salut viendra de la liquidation des fameuses loteries dont il a été question plus haut, qui rapporte à l'O.N.C.F. 250.000 francs, une manne qui est aussitôt utilisée pour moitié pour terminer l'aménagement des locaux, acquérir du matériel agricole et quelques bêtes, tandis que l'autre moitié est placée. Une seconde somme de 250.000 francs est allouée début 1913, dont une partie est affectée à l'installation du chauffage central.



Fin 1912, l'association ne regroupe toutefois que 3.234 adhérents pour 500 pupilles, dont 29 pensionnaires au château, et les ressources propres ne suffisent pas à couvrir les dépenses. Une catastrophe est évitée de peu en juillet 1913 : un incendie éclate en pleine journée dans la grange et menace de gagner le château attenant. Des enfants voyant de la fumée donnent l'alerte. C'est une intervention rapide, menée par l'instituteur qui était par chance aussi lieutenant des pompiers, et la solidarité des villageois faisant la chaîne, en attendant l'arrivée des pompes à incendie, qui ont permis de circonscrire le sinistre et d'éviter le pire ; la grange, deux milles bottes de paille, des charrettes, une batteuse et autres matériels agricoles sont toutefois partis en fumée...

Les pensionnaires, quant à eux, passent leur temps entre la classe à l'école communale, les travaux d'éveil comme dessin, aquarelle, couture, crochet, et les menus travaux agricoles, comme à la laiterie. Le directeur, alors M. Bachelier, est assisté de sa femme, d'un chef de culture, d'un jardinier, d'un vacher, d'ouvriers agricoles et d'une cuisinière. Le mardi, jour de repos de la cuisinière, ce sont deux jeunes pensionnaires qui font la cuisine, s'en tirant apparemment fort bien !



La classe ouvre le 1<sup>er</sup> mai 1916, et accueille en fait tous les enfants les plus jeunes de la commune, tandis que les plus grands vont tous à l'école communale. Mme Chirac est remplacée à la fin de l'année par Melle Brasseur, qui a l'avantage d'être institutrice libre, et peut donner aux enfants de l'établissement un complément d'enseignement, qui leur permet d'obtenir de bons résultats au certificat d'études primaires.

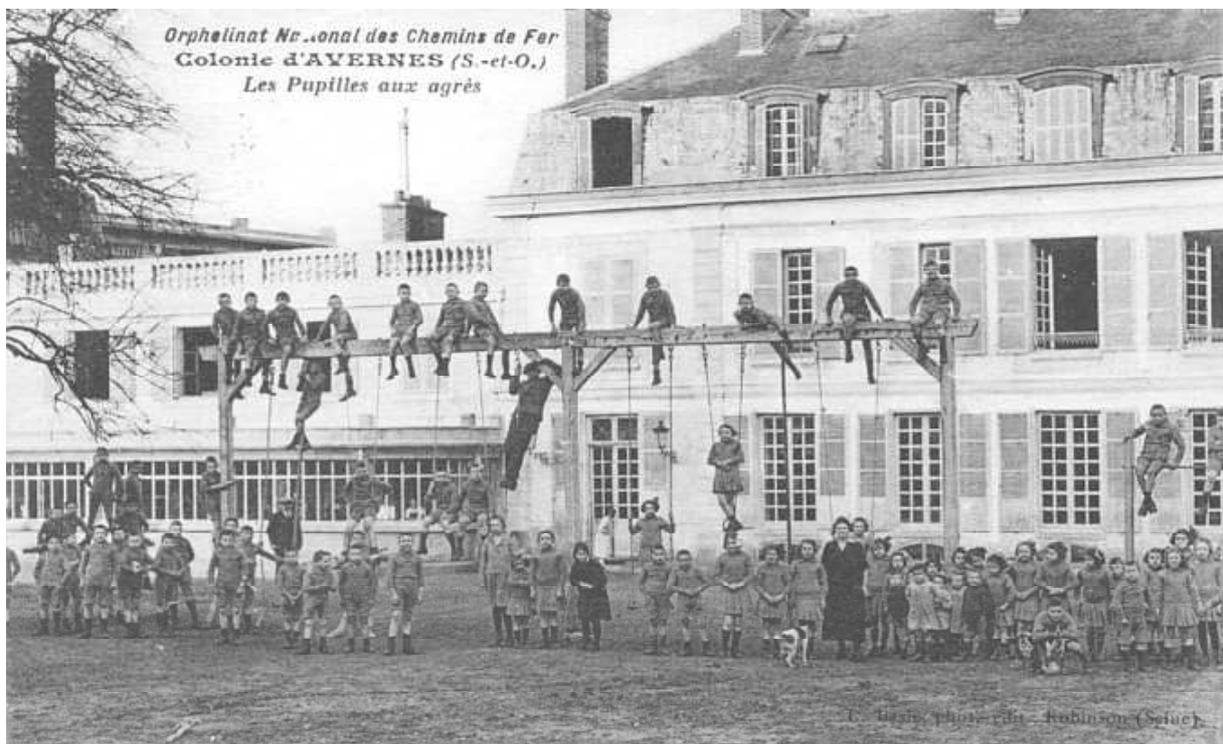
En 1917, le Syndicat National des Cheminots fusionne avec plusieurs autres organisations, pour devenir la Fédération des Cheminots, désormais forte de 65.000 adhérents, ce qui fait progresser les ressources de l'Orphelinat. Le journal du syndicat devient également *La tribune des Cheminots*.

Le 19 juin 1918, bien que la guerre ne soit pas encore terminée, l'O.N.C.F. peut organiser la première assemblée générale depuis le début du conflit. L'association revendique désormais 7.500 adhérents, et l'on est plutôt optimiste ; mais c'était compter sans la grippe espagnole, dont les ravages vont amener 200 pupilles supplémentaires à l'association...

L'armistice du 11 novembre soulage tout le monde, mais l'inflation galopante durant toute la guerre entraîne des difficultés financières. Le gouvernement prévoit de verser des aides aux orphelinats, par le biais de leur Fédération nationale, mais l'idée ne fait pas l'unanimité, pour des raisons d'indépendance. On ne parvient toujours pas non plus à imposer au niveau de la Fédération des Cheminots le principe d'une adhésion obligatoire de tous les syndiqués à l'Orphelinat, ce qui solutionnerait tous les problèmes.

### **L'entre deux guerres**

La guerre et la longue absence des hommes ont permis aux femmes de se mettre en avant, occupant par nécessité des emplois qui leurs étaient fermés auparavant. C'est ainsi que les milieux syndicaux s'ouvrent également à la gent féminine ; une femme entre pour la première fois au conseil d'administration de l'O.N.C.F. Un délégué déclare « Nous devrions chercher par tous les moyens possibles à amener les femmes dans nos réunions. J'entends souvent des camarades, de bons militants même, dire que la place des femmes est à la maison ... Mais j'estime qu'en dehors de son rôle de ménagère, la femme doit pouvoir s'intéresser aux questions syndicales et particulièrement à l'Orphelinat ».



A la fin de la guerre, on avait envisagé de vendre le château d'Avernes pour acquérir des bâtiments plus adaptés et si possible plus proches de Paris. Mais finalement on préfère engager les travaux nécessaires. Girard, membre du Conseil d'administration, s'installe à Avernes afin de superviser ces travaux. Les chambres du second étage sont transformées en deux vastes dortoirs – on peut toutefois se demander si c'est vraiment une bonne idée ; le troisième étage est aménagé afin d'accueillir davantage d'enfants. Début 1920, on achève la construction d'un nouveau bâtiment de trois étages accolé au château, perpendiculairement à celui-ci, du côté où avait brûlé la grange avant guerre. Il comporte au rez-de-chaussée de petits ateliers, une salle de jeux au premier niveau, deux salles de classe au second et un dortoir au troisième, qui porte la capacité d'accueil de l'établissement à 110 enfants. On peut juste regretter que ce nouveau bâtiment, conçu sur des critères fonctionnels, défigure plutôt qu'autre chose le beau château d'Avernes. Des sanitaires modernes sont installés, et le réfectoire, qui occupe la partie centrale du château, est agrandi et doté d'une verrière, qui donne plus d'espace et de luminosité à ce lieu de convivialité.

Dans la foulée, l'O.N.C.F acquiert une maison en face du château pour loger le personnel enseignant. Un couple d'instituteurs publics, M. et Mme Moreau, est en effet détaché par le ministère de l'Instruction Publique pour tenir les classes de l'Orphelinat, aux frais néanmoins de l'institution. La directrice, Mme Brasseau, s'occupe en plus de son travail administratif, de préparer ceux qui ont eu le certificat d'études pour le brevet élémentaire.



ORPHELINAT NATIONAL DES CHEMINS de FER de FRANCE et des COLONIES - AVERNES (S.-&-O.)  
L'Ecole en plein Air

En 1921, l'établissement d'Avernes emploie une bonne quinzaine de personnes, sous la direction de M. Degrange : le couple d'instituteurs, deux surveillantes qualifiées, une garde-malade, une cuisinière et son aide, une ménagère, une bonne, une blanchisseuse, une couturière et divers employés de sexe masculin, sans doute affectés à l'entretien des bâtiments, du parc et à la ferme dont l'activité est relancée. L'orphelinat engloutit plus de la moitié des ressources de l'association, mais pour la plus grande satisfaction de tous. Une tombola permet de collecter environ 100.000 francs à l'occasion de la première fête de l'orphelinat, organisée à Avernes le 22 mai 1921, préfigurant ce qui deviendra la fête nationale de l'O.N.C.F. Le contexte est pourtant tendu, car la Fédération des Cheminots est en pleine explosion à la suite des divergences entre les révolutionnaires pro-bolcheviques et les partisans de la continuité. Les instances dirigeantes sont composées à part égale de représentants des deux factions, qui parviennent au moins à s'entendre en ce qui concerne le devenir de l'orphelinat, qui est ainsi épargné par les luttes intestines.

Dans les années qui suivent, l'orphelinat d'Avernes s'agrandit encore, par la construction d'un bâtiment scolaire de 400 m<sup>2</sup>, et l'aménagement de dortoirs supplémentaires dans les anciennes classes, permettant d'étendre la capacité d'accueil à 130 pupilles. Mais cette politique ne s'avère pas très judicieuse, car dans les années qui suivent, l'amélioration des conditions de vie amène de nombreuses familles à pouvoir reprendre les enfants qu'elles avaient placés, et les effectifs sont en chute libre : après avoir culminé à 96 pensionnaires en 1924, ils retombent à 68 en 1927 et 55 l'année suivante.

Le personnel est légèrement réduit, mais sous la direction de M. Degrange toujours, et instruits par un couple d'instituteurs, les élèves de l'établissement obtiennent des résultats prodigieux : sur 96 élèves présentés au certificat d'études, 92 sont reçus en l'espace de quelques années, dont six sont premiers du canton. Plusieurs obtiennent des bourses pour poursuivre des études primaires supérieures ou des formations professionnelles.



La question de la formation professionnelle est dans tous les esprits. C'est le meilleur moyen d'assurer aux pensionnaires une autonomie à la sortie de l'établissement, et déjà à Avernes on a mis en place des ateliers de travail du bois et du fer pour les garçons, et de broderie et couture pour les filles. Mais il n'est pas possible de placer les jeunes gens en apprentissage à Avernes où l'activité est essentiellement agricole, d'où l'idée d'ouvrir un second établissement plus proche de Paris. Ce vœu commence à se réaliser en 1928 avec l'achat d'un terrain au Vésinet, puis la construction d'une maison des apprentis en 1930, mais ceci est une autre histoire...

Le budget annuel moyen de l'O.N.C.F. dépasse désormais le million de francs. Une certaine aisance qui permet quelques fantaisies, comme la création d'un journal indépendant, le *Bulletin de l'Orphelinat*, qui permet aussi de s'affranchir des divisions qui perdurent au niveau des syndicats.

Denise Degrange, fille du directeur qui s'occupe des plus jeunes nous raconte un Noël à Avernes dans l'entre deux guerres :

« Ce soir là, après le dîner du personnel, au lieu d'aller se coucher comme d'habitude après avoir joué un moment, on revient au réfectoire (...) Les tables sont encombrées d'oranges, de gâteaux, d'ananas au kirsch, de crottes de chocolat, de pichets de thé, de friandises de toutes sortes envoyées par tous ceux qui pensent aux orphelins.

Quelle surprise ! On cause, on rit, on chante, personne ne vous dit rien. Les surveillants servent et rient avec vous et vous laissent le loisir de changer de place, de frapper sur votre assiette, de casser les oreilles à vos voisins (...), de crier de brailler ! (...)

Il y a un arrêt tout d'un coup : le petit tacot du soir est arrivé, le papa Valiot [un ancien pupille] entre tout joyeux au réfectoire. On court se pendre à son cou et c'est un défilé qui dure longtemps, puis on reprend les chants devant lui et on lui offre des friandises.

Quand, plus tard on le quitte, enfin calmés, on est heureux, on monte les escaliers quatre à quatre en pensant que demain c'est la fête, que les parents viendront, que l'on s'amusera encore, que l'on verra la salle décorée et que l'on recevra les cadeaux (...)

Dimanche 25 décembre, Avernes se réveille un matin d'hiver très doux. Le temps passe vite. Tout est prêt pour la journée. Dès 11 heures, les visiteurs arrivent, les anciens pupilles aussi ; ils ne manquent jamais de venir ce jour là se rappeler leurs années d'enfance (...) Avant 2 heures, les portes de la salle de jeu sont ouvertes afin de laisser les spectateurs s'installer. Il y beaucoup de sympathiques amis du village et surtout une quantité d'enfants, tous les enfants des travailleurs agricoles des environs qui viennent se mélanger à nous et prendre du plaisir et aussi leur part de friandises. Beaucoup de parents sont là également. La salle de jeux est vite bondée : elle est pleine à craquer, la porte ne veut plus s'ouvrir. Au fond est dressée la grande estrade qui prend un bon tiers de la salle. Des monceaux de jouets, superbes, font écarquiller les yeux des enfants ; on cherche à reconnaître celui qu'on aura (...)

Citons des chœurs, des saynètes amusantes, des tableaux d'hiver, le chant de Noël mimé par un grand nombre de pupilles et au milieu duquel on voit, avec surprise, un nouvel arrivant qui vous

force à tourner la tête et qui, jouant des coudes et de la hotte, s'avance vers la scène en donnant des poignées de main : c'est le bonhomme Hiver qui vient faire sa visite, tout couvert de flocons neigeux (...)

Il y a aussi le Ballet des Pierrots noirs et des Pierrots blancs. Enfin, une séance gaie au possible, une allocution du Secrétaire général et une pensée généreuse aux pauvres gens qui souffrent et qui devraient avoir droit à la joie générale.

Le soir vient vite, mais on ne s'en aperçoit pas. Après le goûter et le départ des amis, la salle de jeux s'illumine et, de ses trois ou quatre cent bougies, fait briller d'un charme nouveau les jouets ravissants qui sont devenus votre propriété. Et c'est alors qu'il faut observer la joie qui règne là ! Sur la scène, envahie et encombrée de jouets et même de débris (il y a déjà de la casse) des enfants sont à plat ventre (...)

Et l'heure du coucher vient. Au moment de ranger, on s'aperçoit que les trois quarts des jouets sont brisés. Faut-il se désoler ? Non ! On rit ! On s'est bien amusé aujourd'hui ! (...) »

Cela dit, la vie à Avernès n'est pas qu'un long fleuve tranquille ; les enfants qui arrivent là ont traversé de rudes épreuves et les familles se séparent souvent des enfants les plus difficiles, pensant que le pensionnat en viendra à bout. Certains présentent même des tares qui rendent leur insertion professionnelle difficile ! Un nouveau directeur, M. Lazzari est désormais à la tête de la maison d'Avernès, aidé par sa femme qui est économiste, et d'une quinzaine d'employés.

## **La seconde guerre mondiale**

La montée des nationalismes en Europe amène les syndicats à retrouver leur union à la veille du Front Populaire. Les mouvements sociaux font grimper le nombre de syndiqués et plus de 6.000 nouveaux cotisants rejoignent l'orphelinat. En juin 1937, l'établissement d'Avernès accueille 20 enfants espagnols, réfugiés en raison de la guerre civile, encadrés par une compatriote institutrice et pris en charge pour moitié par la Fédération des Cheminots. L'année suivante, 25 autres enfants espagnols les rejoignent. Ils suivent les cours de leur institutrice et se mêlent aux autres pupilles le reste du temps.

Bien que l'effectif normal des pupilles stagne autour d'une centaine d'enfants, on profite de la bonne situation financière et de cet afflux imprévu à Avernès, pour y entreprendre des travaux de rénovation, et même d'agrandissement, avec deux nouvelles salles de classe et deux dortoirs. Mais les travaux les plus importants concernent le creusement d'un puits de 50 mètres de profondeur destiné à assurer l'approvisionnement en eau de la colonie. Le château dispose en effet de longue date d'une citerne alimentée par des sources, mais celle-ci ne suffit plus à la consommation quotidienne. Une pompe électrique amène désormais l'eau courante jusqu'aux dortoirs, où on dispose même d'eau chaude !

Les chemins de fer sont en pleine mutation : les compagnies ont été nationalisées pour former la Société Nationale des Chemins de Fer, laquelle verse une subvention de 300.000 francs à l'Orphelinat. Mais le spectre de la guerre plane et des temps difficiles s'annoncent à nouveau...

Lors de l'invasion allemande et de l'exode qui s'ensuit, en juin 1940, la colonie d'Avernès est évacuée vers le sud. Mme Lazzari, après avoir reçu l'autorisation de la municipalité, prend la tête d'une colonne d'enfants. A peine sortis du château, ils tombent sur un autre groupe d'enfants du village, seulement encadrés par les plus grands d'entre eux, que Mme Lazzari prend sous sa coupe. Ils gagnent la gare d'Austerlitz, où des cheminots leurs apportent des oreillers et des couvertures. Le train emmène les petits réfugiés à Brive-la-Gaillarde, où ils reçoivent une collation avant de repartir pour Toulouse, puis en autocar jusqu'à Samatan, dans le Gers, où ils sont accueillis par des religieuses ! Ils reviennent, comme tout le monde ou presque, quelques mois plus tard, et la vie reprend son cours à Avernès en novembre. Le château a été occupé quelques temps par les allemands, qui ne semblent pas y avoir fait trop de dégâts.

Les syndicats sont muselés, voire dissous, et les recettes de l'O.N.C.F. sont au plus bas. Les réserves permettent de tenir quelques temps, mais il faut engager une politique d'austérité si l'association veut survivre à ce conflit comme elle a survécu au précédent. A Avernes on compte sur les produits de la ferme pour assurer le pain quotidien. Les effectifs sont réduits à 60 pensionnaires, les plus démunis, au début de 1942. L'association ne doit son salut qu'aux subventions de la S.N.C.F. et du Secours National, une institution remise au goût du jour par le gouvernement de Vichy. En contrepartie, l'établissement reçoit durant quelques mois, en 1942, une cinquantaine d'enfants envoyés par cet organisme, en attendant leur placement dans d'autres centres.

En mai 1943, le président de la S.N.C.F. et une délégation se rendent à Avernes, où ils sont attendus par le secrétaire général de l'Orphelinat, M. Jaux, et par le secrétaire général de la Fédération des Cheminots. Ils sont accueillis par les enfants, aux cris répétés de « Vive la Fédération des Cheminots ! Vive la S.N.C.F. ! Vive l'Orphelinat ! Vive la France ! ». La délégation souhaite se rendre compte des soins prodigués aux pupilles, et apparemment satisfaite de la visite, leur témoigne sa sympathie et ses encouragements.

### **L'après-guerre**

A l'heure de la libération, la bataille du Vexin fait rage entre les derniers bataillons allemands et les troupes alliées, à la fin du mois d'août 1944. Au château d'Avernes, les enfants se réfugient durant quatre jours et nuits dans les caves. Une trentaine d'allemands ont pris position dans le parc avec des armes antichars. Le 27 août au soir les hostilités commencent ; une vingtaine d'obus tombent dans la propriété, dont un sur un dortoir récemment construit, et un second sur un hangar.

Le 30 août, le village est libéré par les américains, qui ont perdu un des leurs, à l'entrée du château. Ses obsèques ont lieu le 2 septembre, en présence des pupilles d'Avernes, qui avaient confectionné pour la circonstance un drapeau américain dont le cercueil fut recouvert.



Les syndicats et l'O.N.C.F. se réorganisent, avec de nouvelles personnes à leur tête, préférant tirer un voile pudique sur ces dernières années où il a fallu composer pour survivre. Les cotisations rentrent à nouveau, et les allocations sont réévaluées en fonction de l'inflation. On décide de recueillir des enfants de militants tombés durant l'occupation, même lorsque ceux-ci n'étaient pas adhérents.

On se préoccupe d'apporter aux enfants d'Avernes, qui ont de 3 à 14 ans, une alimentation saine et en quantité suffisante. Les activités physiques ne sont pas négligées, et les pupilles passent des visites médicales régulières, sous la direction de M. Campeaux.



Les instances dirigeantes insistent sur la nécessité d'un enseignement de qualité, qui permette aux enfants d'Avernes d'avoir le certificat d'études, et pour les plus capables, d'accéder aux meilleurs emplois dans tous les domaines, voulant « qu'ils soient pourvus d'un bagage de connaissances générales très étendues et d'un métier approprié à leurs goûts et à leurs aptitudes ». Au Vésinet, on s'oriente de plus en plus vers la formation de futurs cheminots autour des valeurs de « travail, bien-être et solidarité », pour en faire « des hommes et des femmes susceptibles d'être utiles dans la société, de façon que la corporation des cheminots et notre Fédération en particulier puissent en être fières ».

Désireux de promouvoir ses idées et de supplanter d'Orphelinat Flamand, qui existe toujours, l'O.N.C.F. se lance dans un nouveau projet : la construction d'un vaste centre à Boissy-Saint-Léger. Un terrain de 18 hectares est bientôt acquis, et un projet de 100 millions de francs est monté, alors même que le budget 1946 n'est que de 15 millions de francs... Si bien qu'un tel projet ne peut voir le jour qu'avec le concours de la S.N.C.F.

Mais la pénurie et l'inflation de l'après-guerre engendrent du mécontentement puis des grèves et le climat social se détériore, de même que les relations entre les syndicats et la direction de la S.N.C.F. Le syndicat C.G.T. lui-même est en crise, et voit certains de ses membres faire scission pour fonder la C.G.T.-Force Ouvrière.

Le projet de Boissy-Saint-Léger est donc abandonné au profit d'un établissement plus modeste au Pecq, réservé aux jeunes filles sortant d'Avernes. La maison du Pecq est inaugurée en 1948, alors que l'orphelinat compte environ 150 pupilles. Elle est financée grâce à un prêt de la S.N.C.F.

Avernes demeure toutefois la pierre angulaire de l'Orphelinat, et l'éducation qu'y reçoivent les pupilles est primordiale pour leur réussite future. Georges Valiot, ancien pupille devenu cheminot et administrateur de l'O.N.C.F. le souligne : « Il faudrait à Avernes, qui est en quelque sorte le pivot de l'éducation de l'ensemble de notre jeunesse cheminote, que nous ayons dans l'Orphelinat un cadre de moniteurs suffisamment qualifiés, de façon que nous puissions, au sortir de l'établissement d'Avernes, les diriger soit sur l'établissement du Vésinet, soit sur l'établissement de St-Germain [Le Pecq] ».

Mais les enfants qui arrivent à Avernes ont généralement eu un parcours difficile, dans des milieux défavorisés, et souffrent bien souvent d'un retard scolaire. Par ailleurs, la confection est en crise, et les jeunes filles ont du mal à se placer.

L'O.N.C.F. est, même si on l'a un peu oublié, l'Orphelinat National des Chemins de Fer de France et des Colonies. Il compte un certain nombre d'adhérents en Algérie, Maroc et Tunisie, et y verse des allocations à des pupilles. Afin de développer cet axe, l'établissement ouvre en 1951 un foyer d'accueil près d'Alger, où 7 pupilles s'installent, leur évitant ainsi un cruel départ pour la métropole. L'expérience sera toutefois de courte durée, car avec la guerre le foyer se vide peu à peu et finit par fermer. La propriété sera finalement donnée aux cheminots algériens lors de l'indépendance en 1962.

En 1953, l'O.N.C.F. fête en grande pompe ses 50 ans, dans la propriété du Pecq, avec jeux, loteries, buvettes, spécialités régionales, stands culturels et de propagande, défilé des pupilles, groupes folkloriques, spectacle de variété... Dans la salle des fêtes, une exposition retrace « 50 années de lutte, d'espoir et de réalisation », tandis qu'une course cycliste est organisée, du Vésinet à Aavernes puis retour au Pecq. En un mot une grande fête populaire comme savent en organiser les syndicats.

Cette fête annuelle, qui avait lieu auparavant à Aavernes ne s'y tient plus en raison de la fermeture de la petite ligne de chemin de fer qui desservait le village, victime comme la plupart des lignes secondaires, de la concurrence des autocars et des automobiles, et de la désaffection du public.

Au lendemain des cinquante ans, l'O.N.C.F. amorce une période de récession. L'établissement, qui est resté proche de la C.G.T. souffre lui aussi de la formation et du développement des syndicats concurrents : F.O., C.F.T.C. Les temps difficiles de l'après-guerre sont passés et les familles se prennent désormais en charge, les placements d'enfants se faisant plus rares. Afin de ne pas trop puiser dans ses réserves, l'association doit rationaliser son administration, revoir l'exploitation de la ferme d'Aavernes, et faire appel au bénévolat des sociétaires pour réaliser des campagnes de travaux. Un groupe du Mans, dirigé par un ancien pupille d'Aavernes, donne l'exemple en réalisant de multiples manifestations au profit de l'Orphelinat et en participant à ces travaux.

### **Les années soixante**

Les mentalités sont en pleine évolution, et si les jeunes enfants d'Aavernes demeurent malléables, les jeunes gens et les jeunes filles du Vésinet et du Pecq aspirent à davantage de liberté, et les méthodes éducatives doivent être révisées. Il n'y a déjà plus que 92 pupilles dans l'ensemble des foyers.



*Jour de fête à Aavernes*

Le syndicalisme n'a plus le vent en poupe et les cotisations s'effritent chaque année un peu plus. Afin de freiner la chute, on décide de modifier les statuts et d'ouvrir l'Orphelinat à l'ensemble des cheminots souhaitant cotiser, ce qui permet d'augmenter le nombre d'adhérents potentiels, et de renouer avec la S.N.C.F., qui accepte de rétablir les subventions qu'elle avait supprimées huit ans auparavant. En contrepartie, l'Orphelinat se doit de dispenser aux pupilles un enseignement plus neutre, moins inspiré par les syndicats en général et la C.G.T. en particulier...

A Aavernes, on pense renoncer aux classes spécifiques pour envoyer les enfants à l'école communale, mais celle-ci s'avère trop petite, et il faut laisser du temps à la municipalité pour

construire les bâtiments nécessaires. En attendant, le ministère de l'Education Nationale accepte de nommer en 1963 un couple d'instituteurs spécialisés, eut égard aux difficultés des enfants placés. L'année suivante, la direction de la maison d'Avernes, qui avait toujours appartenu jusque là à un ancien cheminot, est confiée à l'instituteur, M. Petillot.

A partir de 1965, les administrateurs de l'O.N.C.F. sont désignés par un congrès qui se réunit tous les deux ans. Les préoccupations s'éloignent de celles du monde du travail pour se recentrer sur les problèmes spécifiques à l'enfance et à l'adolescence. Les établissements reçoivent de plus en plus d'enfants issus des milieux cheminots, mais placés par des assistantes sociales, ce qu'on appelle les « cas sociaux ». Cet apport permet de maintenir les effectifs, mais avec des enfants difficiles, voire caractériels, qui font encore régresser le niveau de l'enseignement. Sur 110 pupilles hébergés en 1969, 37 sont des « cas sociaux » ! Si l'Inspection Académique du tout nouveau département du Val d'Oise est d'accord pour créer une classe spécialisée, il n'y a pas de budget pour cela.

### **Vers la fermeture d'Avernes**

En 1973, la colonie d'Avernes ne compte plus qu'une cinquantaine de pupilles, encadrés par un directeur, trois institutrices, neuf éducateurs, trois personnes en cuisine, trois à la lingerie, trois au ménage et deux à l'entretien. Les enfants sont répartis en petits groupes, chacun sous la responsabilité d'un éducateur en dehors des cours : un groupe de petits de 5 à 7 ans, deux groupes de filles et quatre groupes de garçons. Autant dire un taux d'encadrement très coûteux. Pour faire remonter les effectifs, L'O.N.C.F. doit passer des accords avec la D.D.A.S.S. et accueillir des « cas sociaux » de tous horizons, qui l'éloignent encore un peu plus de ses principes fondateurs et lui font supporter les carences des pouvoirs publics.

L'individualisme qui domine désormais la société fait reculer le nombre d'adhérents et diminuer l'implication des bénévoles dans une œuvre où ils ne se reconnaissent plus tout à fait. Le 8<sup>e</sup> congrès tenu à Paris en octobre 1979 entérine pour l'année suivante la fermeture de la maison du Pecq, soulignant toutefois qu'on ne saurait y voir une « quelconque indifférence à l'égard de l'enfance frappée par l'adversité ou subissant des misères morales et physiques », mais seulement une nécessité due à la conjoncture, au grand dam des militants encore nombreux qui ont eux même connu l'Orphelinat. Dès 1981, la fermeture du Vésinet s'avère tout aussi inévitable, avec la douloureuse nécessité, pour une organisation aussi proche de la C.G.T, de se séparer d'une partie du personnel. Car si Avernes regroupe désormais tous les pupilles, il ne peut absorber l'ensemble des employés.



*La chorale d'Avernes en 1980*

L'Orphelinat se concentre sur les allocataires, et tente plusieurs initiatives dans leur direction, comme des colonies de vacances à Avernès durant l'été 1981, mais le résultat est décevant avec seulement quinze enfants inscrits. Il faut dire que le Vexin n'est pas une destination de rêve pour les vacances estivales... Les allocations sont maintenues jusqu'à un âge plus avancé, sous forme de bourses d'études ou d'apprentissage, ou encore à des pupilles en quête d'emploi.

Le retour de la gauche au pouvoir en 1981 permet de mettre en place dès 1983 un prélèvement des cotisations à la source, c'est-à-dire directement sur les salaires des cotisants, ce qui permet d'éviter certains aléas de gestion et de mieux cerner les recettes de l'association. La S.N.C.F. consent de plus à prendre à sa charge le secrétaire général et le trésorier, cheminots détachés.

En septembre 1985, il n'y a plus que 26 pupilles à Avernès, dont trois seulement sont des orphelins des chemins de fer ! La D.D.A.S.S. préfère placer les plus jeunes chez des nourrices, ce qui crée un déséquilibre dans une structure qui n'est déjà pas adaptée aux enfants les plus grands, pour lesquels il faudrait des chambres et des sanitaires individuels.

Mais l'investissement serait trop lourd, et Avernès reste mal situé en ce qui concerne les études secondaires et la professionnalisation. Aussi le Conseil d'administration décide-t-il à l'unanimité la fermeture d'Avernès en octobre 1985.

En attendant la vente de la propriété, la fête annuelle a encore lieu à Avernès jusqu'en 1987. La fermeture de la dernière maison de l'Orphelinat permet d'assainir les finances, mais entraîne une profonde remise en cause de l'institution. Désormais elle tâche d'offrir à ses allocataires des séjours à la montagne ou à l'étranger.

Le château et son parc sont finalement cédés à l'Institution Pédagogique des Entrepreneurs Stratèges (I.P.E.S.), le 6 juillet 1988. Cet établissement très controversé ne fera pas long feu, laissant le château d'Avernès dans un piteux état...

### **Et après...**

L'O.N.C.F. a pu survivre à cette réorganisation grâce à un partenariat avec le Comité d'Entreprise de la S.N.C.F., créé en 1984, et qui s'occupe depuis de la gestion des activités culturelles et de loisir. En 1990, l'Orphelinat a construit une maison d'accueil à Montreuil, non loin du siège social de la C.G.T où il est lui-même hébergé. L'association a pu fêter ses 100 ans en 2003 et envisager l'avenir avec une certaine sérénité.

### **Témoignage de Roger Josse, pupille à Avernès de 1919 à 1927**

« Je suis né en 1913 à Orléans. Mon père travaillait à La Folie, comme forgeron. Mes parents ayant divorcé, c'est mon père qui a eu ma garde, mais il ne pouvait pas m'élever (...) J'avais six ans quand je suis entré à Avernès, en 1919. Il y avait une garderie pour les gosses, et puis plus tard j'ai été au dortoir des grands.

En principe on était réveillé à sept heures du matin. Le lavabo était à côté, on se lavait et après on allait au réfectoire prendre le petit déjeuner. En attendant l'heure de l'école, qui se trouvait à l'intérieur de l'orphelinat, on allait jouer dans la cour où il y avait des portiques pour faire du sport. M. Chabot était un maître d'école de l'instruction publique (...) Quand il était de bonne humeur cela allait, mais quand il était de mauvaise humeur on recevait la dérouillée.

Dans les dortoirs on était à peu près une trentaine (...) Pour les filles c'était à peu près la même chose, de l'autre côté de l'aile. Tous les samedis, on avait droit à la douche, en bas, au sous-sol.

Il y avait une ferme avec trois ou quatre vaches, de la volaille, une mare avec des canards (...), une porcherie. On avait aussi le jardin potager (...) devenu par la suite un terrain de sport. On mangeait les produits de la ferme (...)

Le directeur, M. Degrange, avait deux filles, dont Denise, qui s'occupait des loisirs, de la musique (...) Elle montait des spectacles avec nous les gosses, qu'on présentait quand on allait à l'extérieur. Souvent on se déplaçait, surtout l'été, pour monter des spectacles dans les fêtes des cheminots (...)



Souvent, le dimanche, des délégations de cheminots venaient nous voir et nous apportaient des friandises (...) on allait à la gare d'Avernes accueillir les délégations (...) On a plutôt chanté l'Internationale que la Marseillaise.

En tout cas ce qui est sûr, c'est qu'on a reçu une éducation du tonnerre !

A partir de quatorze ans, j'ai été élevé avec ma mère et mon beau-père, qui était lui aussi cheminot, mais je ne m'entendais pas avec lui parce que moi j'ai reçu une éducation bien de gauche (...) Quand j'ai vu ça je me suis engagé pendant cinq ans dans la Marine (...) Mais j'étais pas militaire du tout (...) alors j'ai réintégré les chemins de fer (...) je suis rentré comme manœuvre, puis j'ai été chauffeur (...), aide-mécanicien, mécanicien. J'ai fini ma carrière là ».

### **Témoignage de Geneviève Renault pupille à Avernes et au Vésinet de 1929 à 1942**

« J'avais deux ans lorsque ma mère est décédée des suites d'une mastoïdite, en novembre 1927. Mon père, mécanicien sur l'Ouest St-Lazare, depuis 1903 (...), avait eu le pied gelé et coupé suite à la guerre de 14-18 et, de ce fait, avait eu un poste de chauffeur (...)

Je suis arrivée à Avernes en 1929 (...) Nous avons été reçus par les directeurs M. et Mme Degrange. J'ai grandi un peu et je suis allée à la classe maternelle dirigée par leur fille Camille (...)

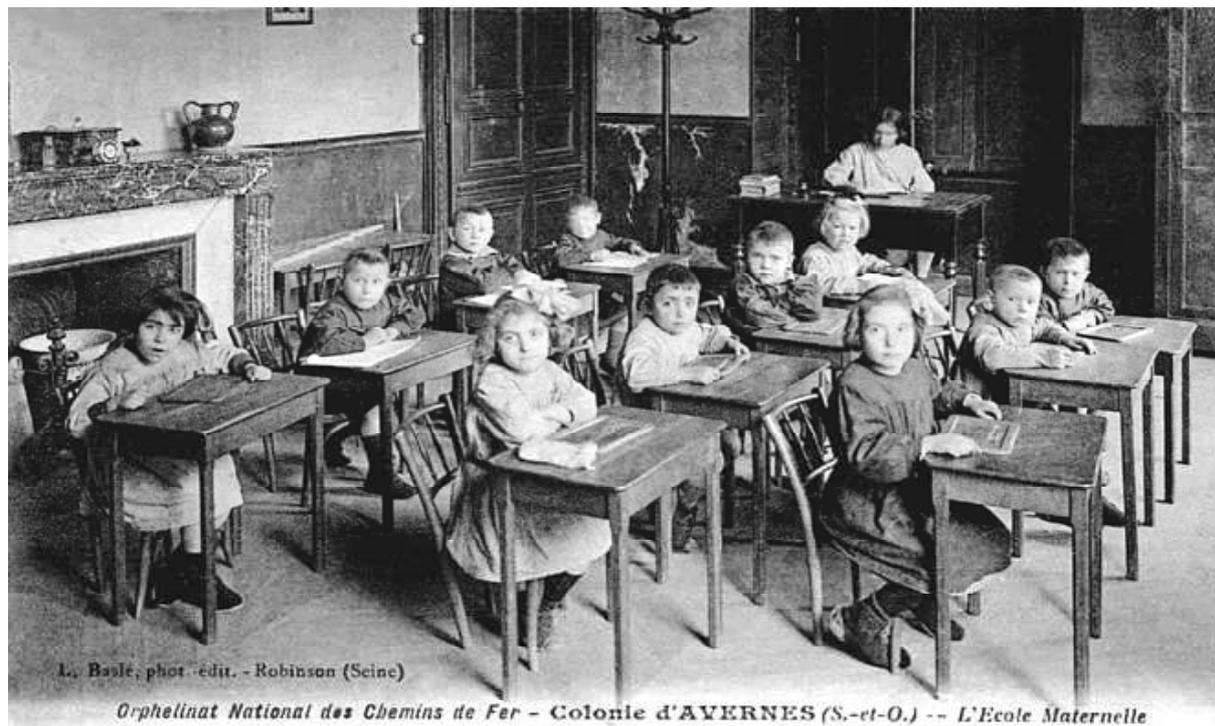
La journée commençait à 6 h 30. Après une toilette sommaire, la literie était mise à découvert au pied du lit, où chaque enfant avait un coffre de bois pour ranger ses effets personnels. Ensuite, à 7 h 30, on allait au réfectoire pour le petit déjeuner (...) avant de sortir dans la cour à 8 h pour rejoindre l'école.

En 1929, les instituteurs étaient M. et Mme Chabot (...) C'était comme dans toutes les écoles : cours, récréation, deux heures pour déjeuner puis, l'après-midi, goûter à 16 h 30 et l'étude à 17 h. Ensuite les surveillants nous faisaient réviser nos leçons et nous dînions à 19 h. A 20 h 30, en route vers les dortoirs (...) L'été le coucher se faisait à 21 h (...)

Les jeudis, il y avait quelques corvées : chaussures, chaussettes à réviser et à réparer. L'après-midi, un moment était consacré à la correspondance aux parents et à la famille (...)

En 1932 ou 1933 j'ai vu arriver à la direction le couple Lazzari, avec leur fille Micheline (...) Avec leur arrivée, la vie continue son cours mais l'activité augmente un peu plus : gymnastique le matin, atelier de menuiserie pour les grands garçons et petits travaux de couture, broderie, préparation

d'ouvrages pour la fête de juillet pour les filles (...) Il y avait aussi le cinéma muet : Laurel et Hardy, Charlot et Buster Keaton (...)



Nos nouveaux instituteurs, M. et Mme Blot sont arrivés dans la même période. C'était un couple jeune et dynamique (...) Au moment des récréations, les agrès étaient en activité : portique, trapèze, corde lisse, corde à nœuds, barre fixe (...)

La suprême récompense, après la réussite au certificat, c'était l'inscription sur le grand tableau, en lettres rondes, de tous les noms, depuis des années (...) Il faut dire aussi qu'il y avait une distribution de prix, couronnes de laurier et livres pour chacun, du premier au dernier, pour toutes les classes (...)

Puis venait la grande fête de juillet. Les cheminots arrivaient de toutes les régions. Nous allions jusqu'à la gare avec la fanfare en traversant le village d'Avernes, tous bien habillés et chantant l'Internationale ou la Jeune Garde (...)

La vie s'écoulait, tranquille. Nous avions l'écho des événements extérieurs par la radio. Souvent, le soir, le poste installé dans la grande salle, à côté de la classe maternelle, était allumé. Dans cette pièce, il avait aussi un piano et une bibliothèque.

Les petits enfants espagnols sont arrivés, il me semble, vers 1936. Ils étaient 25-30 enfants. Pour les loger, la direction avait aménagé la grande verrière au fond du grand verger. Ils étaient accompagnés de deux monitrices (...) En 1938, M. Dubois nous fait savoir (...) que l'Allemagne Nazie est entrée en Tchécoslovaquie. Il prévoit la guerre dans les mois à venir (...)

En 1938, j'arrive au Vésinet avec les grands. Le changement est radical (...) La maison est mixte, avec 15 garçons et 15 filles. Les garçons étaient apprentis en menuiserie, en mécanique ou en serrurerie à l'école S.N.C.F de Bezons. Les jeunes filles allaient en couture, en comptabilité ou en secrétariat comme apprenties (...)

Nous partons le 10 juin 1940 vers le sud (...) Dans le parcours de Toulouse à Samatan, en autocar, je me souviens d'avoir vu (...) les soldats allemands précédant le gros de l'armée. C'était le 12 ou 13 juin. Aux vacances de la Toussaint, nous étions de retour au Vésinet où la vie a repris (...)

Il a fait très froid les hivers 1939-40 et 1940-41. Les restrictions sont arrivées, le pain pesé chaque jour, le chauffage réduit (...) Le bombardement de mars 1941, par l'aviation anglaise, fut éprouvant : fusées éclairantes et D.C.A. toute la nuit. Au matin, il pleuvait dans la maison.

En 1942, je suis sortie de l'école avec réussite aux examens et j'ai été embauchée (...) dans une compagnie d'assurances (...) Je gagnais ma vie, je me sentais libre ».

### Les effectifs de l'Orphelinat des Chemins de Fer

Epoque	Allocataires	Pupilles	Pupilles à Avenes
Septembre 1911			18
Fin 1912	500		29
Fin 1913	535		-
1914	-		44
1916	845		-
1917			52
1918	1.200		
1920	1.470		
1921			55
1924			96
Fin 1927			68
Fin 1928			55
1933	1.388		111
1937			105
1938			160
1940	1.500 env	180	150
Début 1942		80	60
1945			61
1946			99
1949		150	
1959		92	
1962		104	57
1969			110
1973			50 env
1985			26

Remerciements à la direction de l'O.N.C.F. et en particulier à M. Gaillard, responsable communication.

Pour en savoir plus, consulter l'ouvrage « Notre solidarité, histoire d'un engagement pour l'enfance 1903-2004 » disponible auprès de l'O.N.C.F. à Montreuil (10 €).

@(#) J. GILLES (2009)